NE. B. 370.

TROIS FEMMES,

TROIS SECRETS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. ANGEL,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre Beaumarchais, le 3 octobre 1845.

Personnages.	*Acteurs.*
MADAME DERFORT (32 ans)	Mlle ÉLÉONORE.
PAULIN, son neveu (20 ans)	M. ARMAND.
FLORENTINE, sa nièce (16 ans)	Mme LEBAILLY.
RICHOMME, ami de madame Derfort (45 ans)	M. VIDEIX.
ÉLÉONORE, ancienne dame de compagnie (55 ans)	Mme ACHILLE.
DUBOURG, régisseur du château (60 ans)	M. LEBAILLY.
UN DOMESTIQUE	M. DÉSIRÉ.

La scène se passe à la campagne, et le théâtre représente un salon élégamment décoré.

SCÈNE I.

PAULIN, FLORENTINE.

(Ils sont tous deux auprès d'une des fenêtres du fond et prêtent l'oreille.)

PAULIN.

La dernière voiture se met en route.

FLORENTINE.

Nous voilà enfin débarrassés des visiteurs qui encombraient le château de ma tante.

PAULIN, quittant la fenêtre.

Bon voyage!.. Depuis huit jours je n'existais plus.

FLORENTINE.

Il me semble cependant, Monsieur, que le temps ne devait pas vous paraître long.

PAULIN.

Comment?..

FLORENTINE.

Rappelez-vous la sœur de ce célèbre compositeur, avec qui vous chantiez si passionnément.

PAULIN.

Vous savez que je suis fou de la musique.

FLORENTINE.

Et des musiciennes aussi.

PAULIN.

D'une seule, et celle-là, Florentine...

FLORENTINE.

C'est bon, Monsieur... mais madame Dorfeuille?

PAULIN.

Oh! parce que je dessinais quelquefois à ses côtés... La femme d'un peintre d'histoire... ça se conçoit... c'était par amitié pour le mari.

FLORENTINE.

Vous êtes vraiment trop dévoué... Et made-

Digitized by Google

moiselle Clorinde, la fille du riche fabricant de sucre de betterave?

PAULIN.

Mademoiselle Clorinde? je la faisais polker, c'est vrai, mais vous n'aviez rien à craindre d'elle.

FLORENTINE.

Elle est assez bien.

PAULIN.

Oui, mais simple. Ah! Dieu!.. une fille qui se couche tous les soirs à huit heures, et qui, lorsque je lui parlais de littérature, de beaux-arts, m'entretenait de nouveaux procédés pour la clarification des sucres ou l'engrais des bestiaux.

FLORENTINE.

Et mademoiselle Palmyre?... et madame Bermond?.. et madame Verneuil?.. auprès de qui vous étiez aux petits soins, tandis que moi...

PAULIN.

Allons, ma cousine, soyez moins sévère à mon égard... Entraîné par des devoirs de société, j'ai pu consacrer quelques instans à des femmes qui ne vous valaient pas, me laisser peut-être éblouir par leurs minauderies, mais je pensais sans cesse à vous... Un voyageur abandonne parfois sa patrie, croyant trouver loin d'elle des beautés plus remarquables, des sites plus enchanteurs... il s'aperçoit bientôt de son erreur, et alors il s'empresse de fuir les lieux qui l'avaient séduit un moment... Le voyageur, c'est moi; la patrie, c'est vous, ma cousine, et je reviens vers vous plus dévoué, plus amoureux que jamais!..

FLORENTINE.

Paulin...

Air de Léontine (Marquerie).

En vain votre charmant langage
Veut ici rassurer mon cœur;
Mon cousin, vous êtes volage!
L'inconstance est votre bonheur.

PAULIN.

Quoi! lorsque je vous certifie...

FLORENTINE.

Malgré vos discours, moi, j'ai peur!

PAULIN.

Ah! quand on est aussi jolie,
On doit bannir toute frayeur;
Vous êtes beaucoup trop jolie,
Vous ne devez pas avoir peur.

FLORENTINE.

Il est possible qu'à mon âge
Je possède quelques attraits;
Mais du temps je crains le ravage,
Si vous me délaissiez jamais!..
D'une femme qu'on abandonne
Je comprends toute la douleur.

PAULIN.

Florentine, moins que personne,
Doit ressentir cette frayeur;
N'êtes-vous pas aimable et bonne?
Vous ne devez pas avoir peur.

FLORENTINE.

Mon bon cousin!..

PAULIN.

Maintenant, et le ciel en soit loué, nous pouvons reprendre nos petites lectures, nos petites promenades. Plus d'importuns pour épier nos discours et nos regards. La liberté et l'amour, Florentine, nous sourient de nouveau.... Déjà ce matin, pendant que chacun était tout entier à ses préparatifs de départ, nous avons pu, comme autrefois, nous rendre à la ferme du parc.

FLORENTINE.

Et faire endèver la grosse Jacqueline... Nous lui avons bu tout son lait.

PAULIN.

Il est si bon, surtout versé par cette main-là... (Il lui baise la main.) Du lait, du pain-bis, et une petite cousine qui vous aime bien, voilà le bonheur sur terre, ou je ne m'y connais pas.

Air de Strauss.

Marchant bras contre bras,
Allant à petits pas,
Sans crainte d'embarras,
Riant haut, parlant bas;
Ciel d'azur,
Air bien pur,
Fleurs
Aux douces odeurs;
Ah! d'honneur
Sur mon cœur,
C'est charmant,
Enivrant!...

PAULIN, FLORENTINE, se promenant en se donnant le bras.

Marchant bras contre bras, etc.

(Paulin veut embrasser Florentine.)

FLORENTINE.

Finissez donc, Monsieur... si l'on nous surprenait...

PAULIN.

Qui pourrait nous troubler à présent?

FLORENTINE.

Ma tante... je tremble toujours qu'elle ne devine notre bonne intelligence.

PAULIN.

Ne sommes-nous pas cousins?

FLORENTINE.

C'est égal, Monsieur; il me tarde de voir cesser tout ce mystère.

PAULIN.

Il cessera aussitôt que mon père m'aura répondu... Que son consentement à mon mariage me parvienne aujourd'hui, et aujourd'hui même, je supplie madame Derfort d'exaucer mes vœux, en vous donnant à moi.

Digitized by Google

FLORENTINE.

A la bonne heure!.. Nous avons encore tant de gens à craindre... M. Richomme, l'ami de ma tante, est demeuré.

PAULIN.

Ah! le cher homme est occupé, du matin au soir, à réparer ses lignes; il ne rêve que carpes et goujons.

FLORENTINE.

Ensuite, M. Dubourg, le régisseur du château.

PAULIN.

Encore un homme à manie!.. Ce n'est pas la pêche qui l'occupe, c'est la sténographie, ou, comme il le dit, l'art d'écrire aussi vite que la parole; il a sténographié tous les registres de votre tante... c'est peut-être un moyen d'embrouiller ses comptes.

FLORENTINE.

Oh! M. Dubourg est un brave homme.

PAULIN.

Oui, et il ne doit pas nous inquiéter... Je redouterais davantage mademoiselle Éléonore, cette ancienne dame de compagnie... Ses regards sont si imposans et ses discours respirent une morale si sévère!.. Ah! celle-là n'a jamais aimé...

FLORENTINE.

Je suis bien tranquille au sujet de mademoiselle Éléonore.

PAULIN.

Vraiment!.. Et la raison?

FLORENTINE.

C'est... mon secret.

PAULIN.

Déjà!.. Courage, ma cousine, cela promet.

FLORENTINE.

Qu'entendez-vous par là! Monsieur?

PAULIN.

Oh! rien... rien... ayez des secrets pour moi autant que vous voudrez avant notre mariage, pourvu qu'après je possède toute votre confiance... Ah!.. je voudrais déjà y être... Nous serons si heureux!.. (Riant.) Ah! ah! il me vient une singulière idée.

FLORENTINE.

Laquelle?

PAULIN.

C'est...

FLORENTINE.

Votre secret... De la rancune!..

PAULIN.

Voyons, Florentine, ne boudez pas... Je songe que j'ai vingt ans et que vous en avez à peine seize.

FLORENTINE.

Eh bien! mon cousin?

PAULIN.

Eh bien! ma chère cousine, si notre premier enfant est une fille, à trente ans vous pourrez être grand-maman.

FLORENTINE.

Ciel!...

PAULIN.

C'est effrayant, n'est-ce pas?.. Rassurez-vous, nous n'en sommes pas encore là.

FLORENTINE.

Dieu merci!.. mais j'entends, ma tante, sauvez-vous.

PAULIN.

Diable de tante, va!..

FLOLENTINE, le poussant dehors.

Allez-donc, Monsieur... Vite, prenons mon ouvrage.

SCÈNE II.

FLORENTINE, brodant, Mme DERFORT.

Mme DERFORT.

Tu es seule, Florentine?

FLORENTINE.

Absolument seule, ma tante.

Mme DERFORT.

Tu vas bien t'ennuyer, mon enfant, maintenant que voilà tout notre monde parti.

FLORENTINE.

Près de vous pourrais-je me déplaire?.. mes goûts sont si modestes!.. votre société, quelques livres, un peu de musique, ma broderie, tout concourt à me faire trouver les instans trop rapides... Le calme seul de la campagne suffirait à mon bonheur.

Mme DERFORT.

La solitude fatigue parfois.

FLORENTINE.

Les âmes blasées... Quant à moi, j'éprouve un plaisir infini à explorer les allées sinueuses d'un beau parc, tel que le vôtre.

Mme DERFORT.

Surtout quand on est deux à les parcourir et qu'il se trouve tout au bout une laiterie.

FLORENTINE, à part.

Que veut-elle dire?

Mme DERFORT.

Pourquoi nous as-tu quittés ce matin?

FLORENTINE.

Ma tante...

Mme DERFORT.

C'était sans doute pour te promener dans ce beau parc que tu aimes tant.

FLORENTINE.

Une de ces dames... avait réclamé... mes services.

Digitized by Google

Mme DERFORT.

Florentine, tu n'es pas franche... tu as un secret pour ta tante... Paulin te fait la cour.

FLORENTINE.

Je vous assure bien...

Mme DERFORT.

Je sais tout... ce matin, vous vous êtes promenés ensemble; ce matin, vous êtes allés chez Jacqueline. Tout cela est permis, Paulin est ton cousin; vous pouvez vous promener et boire du lait tant que vous voudrez... mais ce qui est mal, mon enfant, c'est le mystère dont tu uses à mon égard. N'avoir pas de confiance en moi, qui t'ai élevée, qui suis, à la mort de ma pauvre sœur, devenue ta seconde mère.

FLORENTINE.

Ma tante, pardonnez-moi; j'ai eu grand tort.

Mme DERFORT.

Puisque ton cœur avait fait un choix, il fallait m'en instruire; j'aurais vu s'il était digne de toi.

FLORENTINE.

Quoi! vous penseriez que mon cousin...

Mme DERFORT.

Paulin est un bon jeune homme, un peu imprudent seulement, et voici qui le prouve.

FLORENTINE.

Un papier!

Mme DERFORT.

Perdu par lui aujourd'hui même chez Jacqueline, et que la brave femme c'est vite empressée de me rapporter... Il renferme des vers où ton cousin célèbre son triomphe... son triomphe, entends-tu?..

FLORENTINE, vivement.

M. Paulin se serait permis...

Mme DERFORT, lui remettant le papier.

De chanter le bonheur qu'il attend un jour de toi... Jacqueline, heureusement, ne sait pas lire; mais si ce papier était tombé en d'autres mains, Dieu sait quelles conséquences on en aurait tirées!...

FLORENTINE.

Je vous remercie de vos sages avis, je me les rappellerai. (A part.) Ah! M. Paulin, vous me le paierez. (Haut.) Au revoir, ma bonne tante.

Mme DERFORT.

Au revoir, Florentine.

SCÈNE III.

Mme DERFORT, RICHOMME.

Mme DERFORT.

La pauvre enfant s'en va le cœur chagrin. Le mal n'est pas encore bien grand, mais une leçon était nécessaire.

RICHOMME, entrant radieux.

Vous voyez, Madame, un homme ravi, enchanté.

Mme DERFORT.

Vraiment, monsieur Richomme.

M. RICHOMME.

J'ai fait une pêche divine; le poisson mordait ce matin d'une manière admirable, et je viens de déposer en bas ma récolte... Vous aurez la plus jolie petite friture possible... tous goujons de premier choix... des amours de goujons!..

Mme DERFORT.

Allons, nous fêterons, à dîner, le produit de votre adresse.

M. RICHOMME.

J'avais besoin de me refaire la main... Depuis huit jours que votre château regorgeait de monde, je commençais à me rouiller... Le poisson, madame Derfort, est l'ennemi du bruit; il possède des mœurs douces, patriarchales... dès l'instant que vous le chagrinez, il disparaît... aussi j'avais beau jeter ma ligne, je ne prenais plus rien... Et puis ces Messieurs semblaient vouloir me plaisanter... le procureur du roi entr'autres... j'ai vu le moment où je me fâchais contre lui.

Mme DERFORT.

Vous, monsieur Richomme, d'habitude si pacifique!..

RICHOMME.

On est homme, que diable!.. je ne me mêle pas de son greffe, qu'il ne se mêle pas de ma pêche... Mais, Dieu merci! nous ne sommes plus qu'entre nous, et je puis tout à mon aise amorcer le goujon et vous parler de mon amour.

Mme DERFORT.

Ah! il est grand temps que tout cela finisse.

RICHOMME.

Vous n'êtes pas plus impatiente que moi... Aussitôt ma nomination au poste que j'ambitionne, nous nous marierons.

Mme DERFORT.

Est-il bien nécessaire d'attendre jusque-là?

RICHOMME.

C'est indispensable, sinon j'échouerais auprès du ministère. Je sollicite la place de directeur des contributions de cet arrondissement, et on pourrait craindre que je ne favorisasse vos propriétés au préjudice de vos voisins... Avec ça que vous réclamez souvent, madame Derfort.

Mme DERFORT.

Je veux ce qui est juste.

RICHOMME.

Juste... juste... Vous avez été diminuée l'année dernière.

Mme DERFORT.

D'une manière insuffisante.

RICHOMME.

Vous voulez être encore diminuée cette année-ci.

Digitized by Google

Mme DERFORT.

Oui.

RICHOMME.

J'ai peur qu'on ne murmure.

Mme DERFORT.

Mais consultez le cadastre.

RICHOMME.

Hum! il est, dit-on, avec le cadastre des accommodemens... Empêchons-donc les envieux d'insinuer que je ne vous épouse qu'afin de vous dégrever... Une f is nommé, on criera tant qu'on voudra; c'est une satisfaction qu'il faut laisser au contribuable.

Mme DERFORT.

Patientons donc encore, mais franchement, mon ami, cette position n'est pas tenable.. Moi, dont le devoir est de guider, d'éclairer ma nièce... que penserait-elle de moi, si elle apprenait que j'encourage en secret vos sentimens?

RICHOMME.

Tranquillisez-vous, belle dame, bientôt les flambeaux de l'hyménée...

Mme DERFORT.

Du bruit!.. fuyez, fuyez vite.

RICHOMME, tranquillement.

Je vais repêcher.

SCÈNE IV.

Mme DERFORT, ÉLÉONORE.

Mme DERFORT.

Éléonore!.. il était temps... Vous voilà, mon amie.

ÉLÉONORE.

Oui, Madame, me voilà.

Mme DERFORT.

Eh! mais, quel air soucieux!.. quel visage rembruni!..

ÉLÉONORE.

Le visage est le miroir de l'âme, je dois faire peur... Pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour?

Mme DERFORT.

De grâce, expliquez-vous.

ÉLÉONORE.

Vous seule causez toute ma peine.

Mme DERFORT.

Comment?..

ÉLÉONORE.

J'étais l'amie plutôt que la dame de compagnie de votre mère; je vous ai vue venir au monde, Madame, et vous vous cachez d'Éléonore!..

Mme DERFORT.

Moi!

ÉLÉONORE.

Oui, vous avez des secrets pour moi... En voici la preuve.

Mme DERFORT.

Une lettre?

ÉLÉONORE.

Trouvée ce matin, dans l'herbe, sur les bords du canal, à l'endroit où vous allez quelque fois causer avec certaine personne... Je me promenais, cherchant à pénétrer le mystère dont vous vous entourez, et, dans ma douleur, j'avais les yeux inclinés vers la terre, lorsque tout-à-coup j'aperçois au loin quelque chose de blanc. — Bon! pensais-je, ils ont pêché ensemble, et Madame a oublié son mouchoir... Je m'approche, mais au lieu de reconnaître le C. D. qui compose votre marque, je reconnais votre écriture.

Mme DERFORT.

Mon écriture! c'est impossible.

ÉLÉONORE, lui donnant la lettre.

Lisez plutôt: « A Monsieur, Monsieur Richomme, rue du Chat-qui-Pêche, à Paris. »

Mme DERFORT, à part.

Le maladroit!

ÉLÉONORE.

Le voilà donc connu ce secret, m'écriai-je; Madame accorde à d'autres sa confiance, et c'est à un homme, à un de ces êtres affreux, qui n'ont d'autre plaisir que celui de nous compromettre... Sans moi, la perte de cette lettre pouvait avoir des conséquences épouvantables... le monde est si méchant... La langue d'un serpent et les griffes d'un léopard, voilà le monde, Madame, le voilà!

Mme DERFORT.

Hélas! oui.

ÉLÉONORE.

Je le connais si bien!... et je me garderais bien de donner prise à sa malignité... J'ai cinquante-cinq ans sans tache à défendre contre ses atteintes..... Ah! Madame, cinquante-cinq ans de pudeur et de vertu, c'est quelquefois bien lourd à porter.

Mme DERFORT, à part.

Ah! M. Richomme....

ÉLÉONORE.

Prenez exemple sur moi, Madame... Evitez toutes relations avec un sexe horrible et à mille faces, toutes plus laides les unes que les autres.

Mme DERFORT.

Ma bonne Eléonore, je vous suis obligée de la démarche que vous venez de faire auprès de moi.

ÉLÉONORE.

Mon amitié me l'a inspirée.

Mme DERFORT, se retirant.

Je saurai l'utiliser.

ÉLÉONORE, la reconduisant.

Mon amitié, et la sagesse, dont je suivrai toujours les lois... (Redescendant la scène.) Toujours!...

Digitized by Google

SCÈNE V.

ÉLÉONORE, DUBOURG,

DUBOURG.

Personne !... ô moment fortuné !...

ÉLÉONORE.

Pas de bruit, M. Dubourg.

DUBOURG.

N'ayez pas peur, adorable Eléonore, je suis l'homme des précautions... Enfin, je puis vous peindre de nouveau l'ardeur de ma flamme.

ÉLÉONORE.

Plus bas, M. Dubourg, plus bas.

DUBOURG.

Ça suffit, je vais vous parler de mon amour en fausset.

ÉLÉONORE.

Si l'on nous surprenait en tête-à-tête, que penserait-on ?...

DUBOURG.

On penserait que je brûle de devenir votre heureux époux, et on ne se tromperait pas.

ÉLÉONORE.

Quand donc arrivera ce moment ?

DUBOURG.

Quand maman m'aura répondu... Je lui ai écrit au sujet de nos amours.

ÉLÉONORE.

Ah ! pourquoi avez-vous une mère ?

DUBOURG.

Comment ! pourquoi ?... parce que c'est la coutume assez généralement.

ÉLÉONORE.

Et son consentement...

DUBOURG.

Est indispensable... la loi le veut.

ÉLÉONORE.

La loi... la loi...

DUBOURG.

Nous fait languir ; c'est dur, mais il faut en passer par là... D'ailleurs, le dévoûment envers nos parens impose certaines bienséances dont il n'est pas permis, à un enfant bien élevé de s'écarter... J'ai toujours respecté les ordres de ma mère, et ce n'est pas à soixante ans que j'irai me montrer fils rebelle et dénaturé.

ÉLÉONORE.

Toujours des retards !...

DUBOURG.

J'en souffre plus que personne... Je grille, Eléonore, je grille... vous êtes ma première faiblesse, mon premier attachement.

ÉLÉONORE, minaudant.

Menteur !...

DUBOURG.

Foi de Dubourg, vous avez les prémices de mon cœur.

ÉLÉONORE, de même.

Ah ! je n'ose y croire... les hommes sont si trompeurs.

DUBOURG.

Avant de vous connaître, je reposais du sommeil de l'innocence... les passions n'avaient point encore parlé chez moi... j'avais le sourire, la candeur, l'ingénuité d'un enfant... j'avais tout d'un enfant... mais vous parûtes, et aussitôt vous allumâtes dans mon cœur un volcan qui voudrait sans cesse faire éruption... Auprès de mon cœur, Eléonore, le Vésuve n'est qu'un bec de gaz !

ÉLÉONORE.

Voilà bien le langage de l'amour !...

DUBOURG.

D'un premier amour, de cet amour qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie... Vous êtes si belle, Nonore !...

ÉLÉONORE.

Boubourg...

DUBOURG.

Si imposante... si majestueuse... Vous unissez la splendeur de l'automne à la fraîcheur du printemps !...

ÉLÉONORE.

Mon ami, de grâce...

DUBOURG.

Je ne rêve plus qu'à vous... Votre nom est sans cesse présent à ma pensée et au bout de ma plume... Hier encore, en faisant une addition, il m'est arrivé de dire : 11 et 8 font 19, pose 9, et retiens Eléonore... Vous êtes couchée sur tous mes registres ; à l'article bois : Eléonore.... à l'article fourrage : Eléonore... Eléonore par-ci, Eléonore par-là, Eléonore partout.

ÉLÉONORE.

Vous me perdrez.

DUBOURG.

Je ferai disparaître.

ÉLÉONORE.

Par quel moyen ?

DUBOURG.

En grattant... Je gratterai, Eléonore.

ÉLÉONORE.

Petit imprudent !...

DUBOURG.

Je suis si excusable !... Un premier amour... Ah ! qu'un léger baiser...

ÉLÉONORE, avec dignité.

Un baiser...

DUBOURG.

AIR : Parle-moi, je t'en prie.

Allons, allons, ma tourterelle,
Il me faut un baiser ;
A son ami tendre et fidèle
Peut-on le refuser ?

Digitized by Google

ÉLÉONORE.

Ah! cessez ce langage.

DUBOURG.

J'écoute mon ardeur.

ÉLÉONORE.

Un tel désir m'outrage.

DUBOURG.

C'est l'instant du bonheur!...

ENSEMBLE.

Allons, allons, ma tourterelle, etc.

ÉLÉONORE.

Vraiment! la demande est nouvelle,
Exiger un baiser!...
A la vertu toujours fidèle,
Je dois le refuser.

Monsieur Dubourg, vous êtes bien matériel, ce matin.

DUBOURG.

Je t'en supplie.

ÉLÉONORE.

Arrière!... vos propos offensent ma pudeur... Me prenez-vous donc pour une reine Pomaré!...

DUBOURG.

Eléonore, pardonnez-moi un moment de délire, d'égarement.

ÉLÉONORE, lui tendant la main.

J'oublie tout, Monsieur, mais que pareille demande ne sorte plus de votre bouche, ou sinon...

DUBOURG, la couvrant de baisers.

Dieu! que c'est bon... Et ce soir?...

ÉLÉONORE.

Ce soir?...

DUBOURG.

Le petit bois des châtaigniers?...

ÉLÉONORE.

Je ne sais... après un tel excès...

DUBOURG.

Je jure...

ÉLÉONORE.

Nous verrons... je réfléchirai... On vient... partez, Monsieur, partez sans retard.

DUBOURG, sortant.

O premier amour!...

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, FLORENTINE.

ÉLÉONORE, à part.

L'espiègle Florentine!..... Heureusement qu'elle ne l'a pas aperçu.

FLORENTINE.

Savez-vous où est M. Dubourg?

ÉLÉONORE.

M. Dubourg?... Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

FLORENTINE.

Ah!... Ma tante voudrait lui parler au sujet d'un compte qu'il lui a remis... elle n'y comprend rien.

ÉLÉONORE, à part.

Est-ce qu'il m'aurait aussi fourrée dans ce compte-là?... (Haut.) M. Dubourg aura été troublé dans ses calculs par le bruit qui régnait ici.

FLORENTINE.

Vous croyez?..

ÉLÉONORE.

Et maintenant que tout le monde est parti, il va retrouver son ancienne régularité... Chacun gagnera à reprendre ses habitudes... vous, toute la première, Florentine.

FLORENTINE.

Moi?...

ÉLÉONORE.

Il y avait trop de jeunes gens, et vous riiez comme une folle avec eux... Cela ne convient pas, Mademoiselle, cela ne convient pas du tout... il faut toujours garder un certain décorum... Si j'ai traversé sans danger les orages de la vie, je le dois à ma retenue.

FLORENTINE, avec ironie.

Tout le monde n'a pas votre sagesse.

ÉLÉONORE.

Tout le monde peut l'acquérir.

FLORENTINE.

Après tout, je suis bien jeune, et à seize ans il est permis d'oublier quelquefois la prudence.

ÉLÉONORE.

Jamais, Mademoiselle!

FLORENTINE.

Tandis qu'à cinquante-cinq...

ÉLÉONORE.

A cinquante-cinq!...

FLORENTINE.

On est bien blâmable quand on la néglige, n'est-ce pas?..

ÉLÉONORE.

Cèrtainement.

FLORENTINE.

J'aime à vous entendre parler ainsi.

ÉLÉONORE.

J'ai toujours tenu le même langage.

FLORENTINE.

Très bien... Que penseriez-vous donc d'une personne qui, parvenue à cet âge, aurait une conduite tout-à-fait en opposition avec ses discours?... Elle aussi parlerait de vertu... de morale... et puis... en cachette...

ÉLÉONORE.

Eh bien?...

Digitized by Google

FLORENTINE.

Elle aurait un amant... Vous frémissez?... A merveille... Auprès de cette personne, dont les actions vous font horreur, se trouverait une jeune fille bien simple, bien naïve, étourdie, inconsidérée peut-être, mais qui ne croirait point au mal, si on ne lui disait pas que le mal existe... Quand la jeune fille met une robe un peu légère, la femme de cinquante-cinq ans la lui fait retirer au nom de la modestie; lorsque la jeune fille rit aux éclats, en écoutant les gais propos de jeunes gens insoucians comme elle, la femme de cinquante-cinq ans vient lui imposer silence au nom des bienséances... Enfin, la vieille femme (on peut bien l'appeler ainsi) commande, domine, tyrannise; la jeune fille pleure, obéit et se tait.

ÉLÉONORE, à part.

Où veut-elle en venir?

FLORENTINE.

Mais ici-bas chacun a son tour... Il arrive un beau jour, un jour d'été, que la jeune fille, en se promenant dans un labyrinthe de verdure, un petit bois de châtaigniers, je crois, trouve...

ÉLÉONORE, vivement.

Que trouve-t-elle?

FLORENTINE.

Attendez... Un jour d'été, dis-je, la jeune fille trouve un agenda.

ÉLÉONORE.

Un agenda?..

FLORENTINE.

Fort joli, fort élégant... Jugez de sa surprise, de sa joie, lorsqu'en l'ouvrant elle y voit...

ÉLÉONORE.

Quoi donc?

FLORENTINE.

Patience... Elle y voit ces mots : *Don d'amour!..* et tout au-dessous une signature qu'elle n'a pas encore pu déchiffrer... La première lettre paraît être un E... (Lui remettant l'agenda.) Qu'en dites-vous?

ÉLÉONORE, à part.

Ciel! l'agenda que j'ai donné à Dubourg.

FLORENTINE.

Eh bien! votre opinion?

ÉLÉONORE, à part.

Quelle humiliation!...

FLORENTINE.

Si vous rencontrez cette personne de cinquante-cinq ans, veuillez bien l'engager à être plus indulgente envers la jeune fille, et à ne plus s'égarer dans les labyrinthes... cela ne convient pas à son âge, et surtout, surtout à ses principes... Vrai! c'est un conseil d'amie que vous lui donnerez là. A cinquante-cinq ans!..

AIR : De sommeiller encor, ma chère.

Se peut-il bien?... quelle aventure!
Tout compromettre en un instant!..
Ah! s'égarer sous la verdure,
J'en conviens, c'est fort séduisant.
Non, agir ainsi c'est peu sage,
Car enfin, tout vient le prouver,
Lorsque l'on se perd à cet âge
On n'a plus le temps de se retrouver.

ÉLÉONORE, furieuse.

Sortons, je ne me contiens plus.

SCÈNE VII.

FLORENTINE, puis PAULIN.

FLORENTINE.

Mademoiselle Eléonore, vous vous souviendrez de la leçon... Ah! vous voilà, Monsieur.

PAULIN.

Oui, ma chère petite Florentine.

FLORENTINE.

Je suis furieuse contre vous.

PAULIN.

Contre moi!

FLORENTINE.

Que signifie ceci?

PAULIN.

Mes vers!

FLORENTINE.

Oui, Monsieur, vos vers que vous avez perdus ce matin chez Jacqueline.

PAULIN.

Oui, oui, les voilà bien.

(Déclamant.)

« O nature qui brille en ce jour enchanteur,
» Sois le muet témoin ici de mon bonheur!.. »

FLORENTINE.

Qu'avez-vous besoin, Monsieur, de mettre la nature dans la confidence de vos secrets?

PAULIN.

J'aurais mal fait?

FLORENTINE.

Très mal... Et puis là, plus loin?

PAULIN, déclamant encore.

« Beaux arbres verdoyans..... »

FLORENTINE.

C'est de la dernière inconvenance... Parler de votre amour aux arbres!.. est ce que ça les regarde... Après une telle imprudence, vous n'avez plus qu'un parti à prendre, Monsieur, c'est de demander sans retard ma main à ma tante.

PAULIN.

Et mon père?

FLORENTINE.

Qu'importe!...

PAULIN.

Cependant...

Digitized by Google

FLORENTINE.

Alors, Monsieur, vous ne m'aimez pas, et je ne vous reparlerai de ma vie.

PAULIN.

Vous, me traiter ainsi !..

ENSEMBLE.

Air de la Polka du Gymnase.

PAULIN.

Quel langage !
Mais je gage
Que tout bas votre cœur
Moins sévère,
Oui, ma chère,
Songe à nos rêves de bonheur.

FLORENTINE.

Ce langage,
Triste gage,
Est dicté par mon cœur,
Oui, sévère,
Sa colère
Brise nos rêves de bonheur.

PAULIN.

Ecoutez-moi, ma cousine...

FLORENTINE, s'enfuyant.

Je n'écoute plus rien, Monsieur.

PAULIN.

Florentine !.. Florentine !.. Quelle catastrophe !.. au moment où nous formions de si beaux projets...

SCÈNE VIII.

PAULIN, MADAME DERFORT.

PAULIN.

Ah ! ma tante, je suis bien malheureux... je n'ai plus qu'à faire mes préparatifs de départ.

Mme DERFORT.

Que s'est-il donc passé ?

PAULIN.

Si vous saviez... Florentine... (Brusquement.) Je ne veux pas rester plus long-temps ici.

(Il sort.)

Mme DERFORT.

Quelque brouille entre les deux cousins... nous arrangerons cela.

SCÈNE IX.

MADAME DERFORT, RICHOMME.

RICHOMME, tenant un gros poisson.

Dieu ! la belle carpe.

Mme DERFORT.

Il ne s'agit point de carpe, Monsieur.

RICHOMME.

Dame ! on ne peut pas toujours prendre du goujon... on s'en lasserait.

Mme DERFORT.

Ni de goujons non plus.

RICHOMME.

De quoi s'agit-il donc ? Est-ce que vous auriez à vous plaindre de mes appâts ?

Mme DERFORT.

J'ai à me plaindre de votre étourderie... Vous m'avez compromise.

RICHOMME.

Pas possible !

Mme DERFORT.

Reconnaissez-vous cette lettre ?

RICHOMME.

Parfaitement... vous me l'avez écrite pendant mon dernier séjour à Paris... (Lisant l'adresse.) « Rue du Chat-qui-pêche. » C'est bien ça... Qui peut me l'avoir prise ?

Mme DERFORT.

Vous l'avez perdue.

RICHOMME.

Où ?

Mme DERFORT.

Sur les bords du canal.

RICHOMME, fort tranquillement.

Vous croyez ? Je me rappelle à présent... c'est probablement ce matin... ma ligne s'est embarrassée un moment dans les joncs, et j'ai dû faire un effort... Mais puisque cet écrit est tombé entre vos mains, il n'y a pas de mal.

Mme DERFORT.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur, il y en a beaucoup... cette lettre a été trouvée par Eléonore, et notre union ne peut plus se différer.

RICHOMME.

C'est convenu, et aussitôt que la décision du ministre me parviendra...

Mme DERFORT.

Avant, Monsieur.

RICHOMME.

Et ma place ?

Mme DERFORT.

Et ma réputation ?

RICHOMME.

Songez donc qu'on m'accuserait de malversation ; on me traiterait de concussionnaire... de dilapidateur des deniers de l'État... Je ne me soucie pas d'avoir les journaux à mes trousses.

Mme DERFORT.

Eh bien ! puisque vous ne vous sentez pas le courage d'affronter la moindre rumeur pour moi, prenez que nous ne sommes jamais convenus de rien.

RICHOMME.

Il ne faut pas s'emporter comme ça.

Digitized by Google

Mme DERFORT.

Vous devez savoir ce qu'il vous reste à faire.

RICHOMME.

C'est donc sérieusement?...

Mme DERFORT.

Je ne plaisante pas, Monsieur.

(Elle sort.)

RICHOMME.

Me congédier ainsi!... (Se promenant à grands pas.) Et ces bureaux du ministère qui ne finissent à rien... Des mois entiers pour une misérable place de dix mille francs... Ils me pousseront à bout... ils seront la cause que je me jetterai dans l'opposition!...

SCÈNE X.

RICHOMME, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Quelle chaleur!... quelle agitation!...

RICHOMME.

Ah! Mademoiselle, on m'a porté un coup bien funeste... Dans peu d'instans vous recevrez mes adieux.

ÉLÉONORE.

Vos adieux?

RICHOMME.

Je vais tout préparer pour mon retour à Paris.

(Il sort.)

ÉLÉONORE.

La lettre perdue à produit son effet. (A Dubourg, qui entre.) Vous arrivez à propos, Monsieur.

SCÈNE XI.

ÉLÉONORE, DUBOURG.

DUBOURG.

Encore plus tendre que ce matin, ma biche; je suis amoureux comme un bouvreuil.

ÉLÉONORE.

Laissez là vos expressions, Monsienr, elles ne sont plus de saison.

DUBOURG.

Quel ton sévère!

ÉLÉONORE.

Monsieur Dubourg!...

DUBOURG.

Mademoiselle Eléonore!

ÉLÉONORE.

Vous avez forcé de rougir une pauvre femme pleine de candeur et d'abandon; vous l'avez rendue le jouet d'une petite fille.

DUBOURG.

Si j'y comprends un mot... Éléonore, vous délirez.

ÉLÉONORE.

Et ce gage d'amour qu'elle vous donna dans un moment de faiblesse... cet agenda que vous ne deviez perdre qu'avec la vie?

DUBOURG.

Il est toujours là, contre mon cœur et mon gilet de flanelle... (Y portant la main.) Ah! mon Dieu, on me l'a volé!

ÉLÉONORE.

Le voici... Vous l'avez égaré à dessein... Nouveau Don Juan, vous avez voulu m'afficher.

DUBOURG.

Incapable, parole d'honneur!

ÉLÉONORE.

Et moi qui avais l'aveuglement de croire à vos sermens... aux sermens d'un coureur, d'un Lovelace!..

DUBOURG.

Un Lovelace, moi!...

ÉLÉONORE.

Cet agenda renferme la preuve de vos infidélités... C'est sur le don que Monsieur tenait de mes bontés, que Monsieur inscrivait ses conquêtes.

DUBOURG.

Ah! ça...

ÉLÉONORE.

Lisez, Monsieur, et niez si vous l'osez... Rien d'irrégulier, de mystérieux comme votre écriture... La main vous tremblait en traçant ces lignes... un criminel a toujours la conscience de son forfait.

DUBOURG.

Que voyez-vous donc là de si coupable?

ÉLÉONORE.

M'expliquerez-vous ces chiffres, ces mots à moitié formés?

DUBOURG.

Parfaitement.

ÉLÉONORE.

C'est la liste de vos conquêtes.

DUBOURG.

Du tout, ce sont mes mémoires de blanchissage.

ÉLÉONORE.

Mensonge!.. J'ai su deviner votre langage... ainsi, 1. *b. d. c.* signifie *une bague de Caroline.*

DUBOURG.

Ça signifie un bonnet de coton.

ÉLÉONORE.

3. *c. a. r.* veut dire : *trois cadeaux à Rosalie.*

DUBOURG.

Eh! non, ça veut dire trois caleçons à raccommoder.

Digitized by Google

ÉLÉONORE.

Tous les lundis vous notez quelque chose.

DUBOURG.

Parce que tous les lundis c'est le jour de ma blanchisseuse.

ÉLÉONORE.

Si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous écririez comme tout le monde.

DUBOURG.

Tout le monde ne sténographie pas... Vous savez que je suis sténographe.

ÉLÉONORE.

Je sais que vous êtes un monstre... un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein !..

DUBOURG.

Nonore...

ÉLÉONORE.

Ne m'approchez pas.

DUBOURG.

Je te demande pardon à deux genoux... ça ne m'arrivera plus... j'écrirai mon linge comme le vulgaire.

ÉLÉONORE.

Je puis vous pardonner, Monsieur, mais à une condition.

DUBOURG.

Parle, oh ! parle.

ÉLÉONORE.

Vous allez déclarer hautement vos projets, à l'instant même.

DUBOURG.

Que dirait maman ?

ÉLÉONORE.

Mais si elle s'opposait à notre mariage, vous renonceriez donc à moi ?

DUBOURG.

Le respect filial...

ÉLÉONORE.

On fait des sommations, Monsieur.

DUBOURG, se relevant.

Des sommations, grand Dieu !.. Ah ! n'exigez pas des choses qui donnent le frisson à la nature entière.

ÉLÉONORE.

Cela suffit, Monsieur... désormais, plus rien de commun.

AIR : Final du 3e acte de Paris Voleur.

Oui, mon courroux
Vient entre nous
Bannir toute tendresse;
Ah ! désormais,
Et pour jamais,
Fuyez trompeuse ivresse !

REPRISE ENSEMBLE.

Oui, mon courroux, etc.

DUBOURG.

Quoi ! son courroux,
Vient entre nous,
Bannir toute tendresse;
Et désormais,
Et pour jamais,
Adieu, charmante ivresse !

(Eléonore se retire.)

DUBOURG, cherchant à la retenir.

Nonore... Nonore... Elle ne répond pas... Je voudrais voir la sténographie à tous les diables !..

SCÈNE XII.

DUBOURG, Mme DERFORT.

Mme DERFORT.

Je vous cherchais, M. Dubourg... un fermier est là qui vous attend.

DUBOURG.

Ah ! Madame, j'ai l'âme déchirée... être ainsi payé d'un premier amour !..

Mme DERFORT.

Quel amour ?.. expliquez-vous.

DUBOURG.

Apprenez, madame, que j'étais parvenu à l'âge de soixante ans sans que la mer des passions eût encore battu mon cœur... Je rencontrai Mlle Éléonore...

Mme DERFORT.

Éléonore !..

DUBOURG.

Et, dès lors, l'amour me perça de ses mille traits... Vous avez dû vous en apercevoir à mes écritures... je faisais partout des pâtés... Et pour récompense de mes tourments, Mlle Éléonore me congédie... elle prétend que je suis un perfide, un monstre... Je vous demande un peu, Madame, si j'ai l'air d'un monstre.

Mme DERFORT.

Non, bien certainement.

DUBOURG.

Je n'ai plus qu'à me retirer dans quelque coin de la terre où il n'y ait pas d'hommes, et surtout pas de femmes... En attendant, je vais mettre mes comptes en règle.

(Il sort.)

Mme DERFORT.

Mlle Éléonore, vous aussi... c'est bon à savoir... M. Richomme !...

(Elle s'enfuit.)

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

RICHOMME, puis FLORENTINE.

RICHOMME.

Elle est inexorable !.. Moi qui étais prêt à renoncer à ma place... Eh bien ! je montrerai du caractère... Mlle Florentine, recevez mes adieux.

FLORENTINE.

Vous nous quittez?

RICHOMME.

Pour toujours.

FLORENTINE.

Ah ! tant pis.

RICHOMME.

Votre tante l'exige... Sachez que j'allais être votre oncle.

FLORENTINE.

Vous, M. Richomme.

RICHOMME.

Tout était arrêté, lorsque madame votre tante, profitant d'une légère étourderie de ma part, a tout rompu.

FLORENTINE.

Quel est donc votre crime?

RICHOMME.

Une lettre, une malheureuse lettre tombée de ma poche en pêchant... Tous les jours on voit arriver des accidents à la chasse, il peut bien en arriver à la pêche.

FLORENTINE.

Quel dommage si vous ne deveniez pas mon oncle !

RICHOMME.

Oh ! oui... J'aurais tant de plaisir à vous appeler ma petite nièce, à contenter toutes vos fantaisies... Je vous traiterais comme mon enfant... je vous gâterais, moi... Eh bien ! il faut renoncer à tout cela.

FLORENTINE.

La colère de ma tante ne durera pas.

RICHOMME.

Ah ! je ne saurais l'espérer... Je vais voir si Joseph emballe bien mes lignes.

(Il sort.)

FLORENTINE.

Comment, ma tante... elle qui me prêchait si bien !.. M. Paulin !..

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XIV.

PAULIN, puis ELÉONORE.

PAULIN.

Toujours la même rigueur... J'allais me jeter à ses pieds, implorer mon pardon d'une faute bien légère... mais c'est trop m'humilier... de la résolution !.. (A Éléonore qui paraît.) Mlle Éléonore, nous n'avons plus long-temps à demeurer ensemble.

ÉLÉONORE.

Où allez-vous?

PAULIN.

Chez mon père... Je ne reviendrai jamais ici... ces lieux me rappelleraient de trop cruels souvenirs... Je l'aimais tant !..

ÉLÉONORE.

Qui?

PAULIN.

Florentine.

ÉLÉONORE.

Votre cousine... Et elle vous aimait aussi?

PAULIN.

Elle me le disait du moins, et déjà je formais les plus beaux projets du monde... je songeais à établir nos enfans.

ÉLÉONORE.

Vos enfans !.. Est-ce que?..

PAULIN.

Oh ! non, pas encore, mais ça serait venu... Quand, tout à coup, Mademoiselle, sous le plus léger prétexte, a tout renversé... Ah ! c'est bien mal agir.

ÉLÉONORE.

Vous pleurez?..

PAULIN.

De dépit... de colère... et peut-être bien encore d'amour; car, voyez-vous, Mlle Éléonore, malgré ses mauvais procédés, je sens que je l'aime toujours.

ÉLÉONORE.

Le pauvre jeune homme !.. il me fait de la peine.

PAULIN.

Il me tarde de voir ma tante et de partir.

ÉLÉONORE, à part.

Mlle Florentine, vous ne vous moquerez plus de moi... Dubourg !.. quelle audace !..

(Elle s'enfuit.)

SCÈNE XV.

PAULIN, DUBOURG.

DUBOURG, s'arrêtant à la porte.

Inflexible !.. je lui fais l'effet de la tête de Méduse.

Digitized by Google

PAULIN, se parlant à lui-même.

Dorénavant, je veux fuir toutes les femmes.

DUBOURG, s'avançant.

Les femmes, M. Paulin, sont des espèces d'anguilles qui vous échappent au moment où vous croyez les tenir.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, RICHOMME.

RICHOMME.

Hein, qu'est-ce qui parle d'anguilles?.. A quoi bon maintenant... On a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul... Ce maladroit de Joseph a brisé tous mes hameçons.

DUBOURG.

Vous aussi, vous connaissez le malheur, M. Richomme?

RICHOMME.

Je ne pourrai pas pêcher d'ici à un mois... encore s'il n'y avait que ça... on me congédie... on me remercie.

PAULIN.

C'est comme moi.

DUBOURG.

C'est comme moi.

RICHOMME.

Ah! Mme Derfort...

PAULIN.

Ah! Florentine...

DUBOURG.

Ah! Nonore.

RICHOMME.

Éléonore, Florentine, dites-vous?... Mes pauvres amis, donnons-nous la main... toute la maison nous accable de ses coups.

TOUS TROIS.

AIR : Des Jours de la jeunesse (Part du Diable).

O tourments! ô disgrâce!..
Peut-on le concevoir?..,
Sans pitié l'on nous chasse.
C'en est fait, plus d'espoir!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le courrier vient d'arriver, et voici ce qu'il apporte pour ces messieurs.

(Il remet à chacun d'eux un paquet, et sort ensuite.)

SCÈNE XVIII.

RICHOMME, DUBOURG, PAULIN.

RICHOMME.

Le cachet du ministre!

PAULIN.

La main de mon père!

DUBOURG.

L'écriture de maman!

RICHOMME, après avoir lu.

Je suis nommé.

PAULIN, de même.

Mon père ne s'oppose à rien.

DUBOURG, de même.

Maman consent à tout... La sagesse même a dicté cette missive... écoutez plutôt.

(Lisant.)

« Cher Nini...

C'est le nom qu'on me donne chez nous.

« Cher Nini, tu es encore bien jeune pour te » marier; tu as toujours été d'un caractère léger, » folâtre...

C'est vrai, j'étais un petit démon... avant l'invention de la sténographie.

« Réfléchis donc bien avant de t'engager pour » la vie... Le mariage, mon enfant, est chose » grave... Comme par-dessus tout, je veux ton » bonheur, je t'envoie par la poste, franc de » port, mon consentement et ma bénédiction.

» Ta mère, ANNE DUBOURG. »

Sa bénédiction!.. s'il n'y a pas de quoi vous arracher des larmes.

RICHOMME.

Oui, mais tout est rompu.

PAULIN.

Nomination, consentement, tout est inutile maintenant.

DUBOURG.

Ah! vous réveillez mes blessures... Oui, tout est inutile, et notre plus court parti, c'est de quitter le monde. . Pourriez-vous m'indiquer le chemin de la Trappe?

PAULIN.

Il vaut mieux nous venger.

DUBOURG.

C'est ça, vengeons-nous... Comment?

PAULINE, d'un air sombre.

Vous parliez de quitter le monde... j'adopte l'idée... non pour m'ensevelir dans la retraite, mais pour en finir une bonne fois pour toutes.

RICHOMME.

De quelle manière l'entendez-vous?

PAULIN.

C'est bien simple... (Redoublant d'amertume.) La vie, Messieurs, n'est qu'un tissu de maux... de déceptions.

Digitized by Google

DUBOURG.

De profondes déceptions.

PAULIN.

Eh bien! renonçons-y tous trois de compagnie.

DUBOURG, avec enthousiasme.

Bravo! ça me va... tout de suite.

RICHOMME.

Un instant, Messieurs, un instant... le moyen me paraît un peu risqué.

DUBOURG.

Non, non, il est le seul qui convient à notre position.

PAULIN.

Oui, et qu'après notre trépas, nos ombres plaintives viennent troubler le repos de celles qui nous ont si indignement traités.

DUBOURG, avec une joie féroce.

Toutes les nuits je viendrai tirer les pieds à Éléonore... je veux lui procurer les plus affreux cauchemars.

PAULIN.

Messieurs, compagnons de la même infortune, ne nous séparons pas en ce moment solennel.

DUBOURG.

Jamais!..

PAULIN.

Entre nous, c'est à la vie.

DUBOURG.

A la mort!.. (Prenant un bras à Richomme.) Marchons!

PAULIN, prenant l'autre bras.

Marchons!

RICHOMME, se débattant.

Permettez, Messieurs, permettez donc... (A part.) Quels enragés!..

PAULIN.

Vous reculez!..

DUBOURG.

Ah! Monsieur, vous n'avez jamais aimé...

RICHOMME.

Non, je ne recule pas, mais encore est-il bon de s'entendre sur le genre de mort.

PAULIN.

Le plus court est le meilleur... Un coup de pistolet, et tout est dit.

DUBOURG.

Moi, je préfère l'asphyxie... j'ai toujours entendu dire qu'elle vous procurait une foule de jouissances... on se sent en aller peu à peu... peu à peu... Ça doit être charmant... Je sténographierai mes impressions.

RICHOMME.

Moi, Messieurs, je préfère la corde.

DUBOURG.

C'est bien mesquin.

RICHOMME.

Chacun son goût. (A part.) On a la chance qu'elle peut casser.

PAULIN.

Allons, c'est dit... M. Richomme, vos pistolets.

RICHOMME.

Je n'en ai pas.

PAULIN.

Votre fusil en ce cas.

RICHOMME.

Je n'ai que mes lignes à vous offrir... mais, vous, avez-vous une bonne corde à me prêter?

PAULIN, avec dépit.

Je n'ai que de la ficelle.

DUBOURG.

Et moi, j'y songe, où trouverai-je ce qu'il me faut... Il n'y a pas de fruitière dans cet endroit, et il me répugne de dérober le charbon de la cuisine... Commettre un larcin au moment de mourir!..

PAULIN.

C'est affreux, on ne trouve rien ici.

DUBOURG.

Absolument rien.

RICHOMME, à part.

Heureusement.

TOUS DEUX, avec rage.

Rien!.. rien!..

SCENE XIX.

LES MÊMES, Mme DERFORT, ELÉONORE, FLORENTINE.

Mme DERFORT.

Pardonnez-moi, Messieurs; on trouve ici tout ce que l'on peut désirer. (Allant à Richomme.) Monsieur, voulez-vous bien accepter...

RICHOMME.

Une corde!.. une corde à puits!..

Mme DERFORT, tranquillement.

Toute neuve.

RICHOMME.

Je le vois parbleu bien!.. Elle est d'une solidité!..

Mme DERFORT, de même.

Garantie par le marchand pour deux ans.

RICHOMME, furieux.

Deux ans!.. mais, Madame, il suffit de cinq minutes pour...

FLORENTINE, s'approchant de Paulin.

Monsieur...

PAULIN.

Une paire de pistolets!.. à canons tordus!

FLORENTINE.

On dit que ce sont les plus sûrs.

Digitized by Google

PAULIN.

Certainement... Et chargés !.. Quelle aimable attention !..

ÉLÉONORE, s'approchant du Dubourg.

Monsieur...

DUBOURG.

Un panier de charbon !..

ÉLÉONORE.

Tout plein.

DUBOURG.

Il y en a au moins un boisseau.

ÉLÉONORE.

Il y en a deux.

DUBOURG.

Avec un peu de braise.

ÉLÉONORE.

C'est afin qu'il prenne plus vite.

DUBOURG.

Quelle touchante sollicitude !.. Je vous remercie infiniment.

RICHOMME.

Ah ! c'en est trop, et moi qui avais la faiblesse de balancer... Tant de barbarie m'exaspère... A mon tour, Messieurs, je vous dirai : Marchons !...

PAULIN.

Oui, oui, marchons !.. Si jolie et si cruelle !

DUBOURG.

Il ne me manque plus qu'un soufflet... je l'emprunterai... Marchons !..

(Ils se dirigent tous trois vers le fond, et pendant ce qui suit, se font mutuellement des politesses pour sortir.)

FLORENTINE, à mi-voix à Mme Derfort.

Ma tante, la leçon est assez forte... je tremble...

Mme DERFORT.

Tu as raison, Florentine, nous nous sommes assez vengées... Arrêtez, messieurs.

RICHOMME, DUBOURG, PAULIN, redescendant la scène.

Eh ! quoi...

ÉLÉONORE, mettant la main de Mme Derfort dans celle de Richomme.

M. Richomme, on vous pardonne, mais ne perdez plus les lettres qu'on veut bien vous écrire.

RICHOMME, avec reconnaissance.

Ah ! Madame...

Mme DERFORT.

Mon ami !.. (Mettant la main de Florentine dans celle de Paulin.) Paulin, Florentine te rend son amitié ; mais, crois-moi, lorsque tu auras quelque chose à dire, dis-le à ta femme et non aux arbres du parc.

PAULIN.

Ma bonne petite cousine !..

FLORENTINE.

Paulin !..

DUBOURG, à part dans un coin du théâtre.

Ils sont bien heureux, eux !..

FLORENTINE, s'approchant de lui.

M. Dubourg...

DUBOURG, vivement.

Ah ! mon Dieu...

FLORENTINE, mettant la main d'Éléonore dans celle de Dubourg.

On oublie tout.

DUBOURG, laissant tomber le panier de charbon.

Il se pourrait ?..

FLORENTINE.

A une seule condition : vous inscrirez votre linge comme tout le monde, et vous mettrez deux bonnets de coton, quand il y aura deux bonnets de coton.

DUBOURG.

Éléonore... Éléonore... que de générosité ?..

ÉLÉONORE.

Dubourg...

DUBOURG.

Tu seras mon premier et mon dernier amour !..

PAULIN, bas à Florentine.

Florentine, à trente ans, grand' mère...

FLORENTINE.

Chût !..

RICHOMME, bas à Mme Derfort.

Je suis à même de vous dégrever.,.

Mme DERFORT.

Silence !

DUBOURG, bas à Éléonore.

N'en dites rien à personne, je vous montrerai la sténographie !..

CHŒUR.

Air : Chœur final du Vert-Galant.

Adieu le chagrin,
La peine amère,
Qui désespère !
L'amour, dieu malin,
Mais tutélaire,
Nous donne à tous la main.

FLORENTINE, au public.

Air d'Yelva.

Vous avez vu, par cette œuvre légère,
L'inconvénient d'être par trop discret ;
Mais notre sexe adore le mystère ;
Chose cachée a pour lui de l'attrait.
Quand un dernier secret est nécessaire,
En ce moment n'allez pas le garder ;
Car ce secret, c'est celui de vous plaire,
Nous voudrions, Messieurs, le posséder.

CHŒUR.

Adieu le chagrin, etc.

FIN.

Imp. de Mme DE LACOMBE, r. d'Enghien, 12.

Digitized by Google